

La reconnaissance du vieillard pour l'éloquent défenseur de ses droits fut sans bornes ; il ne parlait de lui qu'avec enthousiasme, et quand le jeune Moreau venait faire une visite à Ledoux et à sa fille pour leur apporter de douces et salutaires consolations, le vieillard le traitait comme son fils. Aussi disait-on dans le cercle peu nombreux des gens qui s'occupaient encore du vieux bourgeois et de sa fille, que M. Alfred Moreau devait épouser Mlle Anaïs Ledoux ; que le projet de cette union était arrêté et devait être mis à exécution aussitôt que le deuil serait terminé. On disait aussi que le jeune avocat aimait de toute son âme la fille de son vieux client et que ce mariage comblerait tous ses vœux. Mais on ajoutait tout bas qu'il était douteux que la jeune personne partageât cette profonde affection ; même avant la mort de sa mère, on avait remarqué en elle une mélancolie profonde qui s'était augmentée encore à la suite de ce douloureux événement, et cela suffisait à quelques gens, prétendus bien informés, pour assurer qu'Anaïs avait au fond du cœur une passion secrète dont personne ne connaissait l'objet.

Voilà donc quelle avait été la marche des événements jusqu'au moment où nous reprenons l'histoire de cette famille.

C'était encore un soir d'été ; M. Ledoux venait de sortir pour accompagner à quelque distance de la maison son généreux ami, Alfred Moreau, qui retournait à Paris. Restée seule à l'habitation, Anaïs s'était mise à sa fenêtre encadrée de capucines et de pois de senteur, et elle partageait son attention entre le riant paysage qui s'étalait à sa droite et le grand chemin qui côtoyait les murailles blanches du jardin. Cependant ce fut bientôt le paysage qui l'occupa exclusivement et elle resta long-temps pensive en examinant cette belle campagne qui lui était pourtant si bien connue. Il y avait dans l'ensemble de ce tableau, dans les couleurs brillantes de cette nature amie, dans les émanations délicieuses de la rivière voisine, quelque chose qui rappelait irrésistiblement la soirée où Charles Dufour avait rendu au vieux pêcheur le léger service que nous connaissons déjà ; le soleil couchant dorait, comme autrefois, l'extrémité du grand peuplier qui servait d'abri ordinaire au vieux pêcheur ; comme autrefois, de joyeux oiseaux chantaient dans la verdure, et sans doute cette vue, ces chants, ces parfums, éveillaient dans le cœur de la jeune fille de tristes souvenirs, car elle porta sa main à ses yeux pour essuyer furtivement une larme.

Alors Anaïs, comme pour éviter de retomber dans de pénibles réflexions, ne retourna plus la tête du côté de la prairie voisine ; elle sembla s'étudier à épier le retour de son père, qui ne devait être absent que quelques minutes. Le vieillard

ne paraissait pas encore ; mais un événement imprévu dont le lieu de la scène était la voie publique elle-même attira bientôt toute son attention.

A l'extrémité de l'avenue venait d'apparaître tout à coup un élégant tilbury entraîné avec une rapidité effrayante par un cheval fougueux, qui visiblement n'obéissait plus à celui qui tenait les rênes. Il allait avec une inconcevable vitesse, mais par bonds irréguliers, se dirigeant tantôt à droite, tantôt à gauche, se heurtant contre les pierres et les arbres, et menaçant à chaque instant de briser ou de renverser la frêle voiture.

Malgré l'éloignement, Anaïs pouvait déjà distinguer le costume des deux personnes qui couraient un pareil danger. L'une était un groom en livrée éclatante. Tout préoccupé du soin de sa conservation, il s'accrochait aux parois du tilbury pour se préserver d'être jeté bas par les cahots furieux, et il poussait des cris que la distance empêchait d'entendre. L'autre, qui paraissait le maître, était un jeune homme mis avec la dernière élégance et dont la contenance hardie contrastait avec la terreur du domestique. A demi penché hors de la voiture, il tenait les rênes d'une main et de l'autre fouettait sans relâche le cheval vicieux, contre lequel il éprouvait une horrible colère ; mais le fier animal, loin de s'effrayer des châtimens, redoublait de furie, et la voiture était toujours emportée avec une inconcevable rapidité.

Que pouvait faire une jeune fille faible et timide dans une telle circonstance ? Le chemin était désert en ce moment et il n'y avait personne dans la maison qu'on pût envoyer au secours ; d'ailleurs, avant qu'on eût eu le temps d'accourir, cette effrayante péripétie aurait dû avoir son dénouement. Anaïs ferma donc les yeux quelques secondes pour ne pas être spectatrice de la catastrophe qu'elle prévoyait, et elle ne les ouvrit que lorsqu'un craquement sourd, suivi d'une exclamation d'épouvante poussée à quelques pas d'elle, lui apprit que le sort des étrangers était décidé.

Le tilbury venait en effet de se briser contre la borne qui protégeait l'avant-cour de la maison ; le cheval s'était abattu, mais ni le maître ni le domestique n'avaient été blessés. Le jeune homme était déjà à terre, reprochant au groom d'un ton moqueur sa lâcheté, et lui donnant des ordres pour faire réparer sur-le-champ les avaries de la voiture.

Tout-à-coup Anaïs écouta avec une émotion inexprimable les accents de cette voix. Elle se pencha hors de la fenêtre par un mouvement irrésistible, cherchant à voir celui qui venait de parler, puis elle poussa un cri arraché par l'étonnement, ou la joie, ou la terreur, ou peut-être par